



LA PROBLÉMATIQUE DE LA TRADUCTION DES FIGURES DE STYLE DANS LES EXPRESSIONS FIGÉES

The problem of translation of style figures in fixed expressions

Danijela Ljepavic¹

RÉSUMÉ

L'enjeu de cet article est d'aborder les expressions figées en français et en BCMS du point de vue de la traduction. On attire l'attention sur les figures de style et la difficulté de les rendre et de les conserver en traduisant. C'est le moment de prendre conscience des ressemblances et des dissemblances qui existent dans les deux langues, de deviner de quelle façon les langues appréhendent la réalité et l'expriment, de réaliser par conséquent que le passage d'un code linguistique à un autre est un phénomène complexe, puisqu'il implique plusieurs paramètres, non seulement linguistiques mais aussi bien pragmatiques que culturels. Le traducteur s'efforcera non seulement de trouver un équivalent mais de trouver un équivalent de même style tout en gardant les figures qui font les expressions plus vivantes et plus parlantes.

Mots clés : expression figée, figement, figure de style, traduction, transposition.

ABSTRACT

The aim of this article is to address the idioms in French and in BCMS from the point of view of translation. Attention is drawn to the figures of speech and the difficulty of rendering them and preserving them by translating. This is the moment to become aware of the similarities and dissimilarities that exist in both languages, to guess how languages understand reality and express it, to realize therefore that the transition from one linguistic code to another is a complex phenomenon, since it involves several parameters, not only linguistic but also pragmatic and cultural. The translator will strive not only to find an equivalent but to find an equivalent of the same style while keeping the figures that make the expressions more alive and more meaningful.

Key Words : idioms, expressions, translation, figure, equivalent.

¹ Université du Monténégro. Ph.D. Faculté de philologie, Département pour la langue et la littérature françaises. Monténégro. Courriel: danijelalj@t-com.me

Recepción : 07-12-17 *Aceptación* : 15-02-2018



1. Introduction

Les expressions figées, tout en étant l'objet de nombreuses études linguistiques, constituent une difficulté importante dans toute activité de traduction. Du point de vue linguistique, les expressions figées et, plus largement, la phraséologie, posent des problèmes d'analyse morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique, de délimitation de frontières avec les usages libres des mots dans le discours et illustrent la créativité des langues vivantes tout en témoignant de leur histoire. Du point de vue de la traduction, elle constitue un défi pour le spécialiste, qui doit autant que possible en garder l'esprit, dans la langue d'arrivée.

En effet la traduction est un processus qui permet de passer d'une langue à une autre offrant l'occasion de mettre en présence deux codes en question et invitant le traducteur à examiner et à comparer les systèmes linguistiques concernés.

C'est le moment de prendre conscience des ressemblances et des dissemblances qui existent dans la façon dont les langues appréhendent la réalité et l'expriment, de réaliser par conséquent que le passage d'un code linguistique à un autre est un phénomène complexe, puisqu'il implique plusieurs paramètres, non seulement linguistiques mais aussi bien pragmatiques que culturels. Traduire, c'est donc observer le fonctionnement des langues pour en dégager les similitudes ou le fond qui leur est commun, et relever les spécificités propres à chacune d'entre elles, qu'il importe de pouvoir exprimer d'une façon adéquate dans la langue en question.

Le traducteur s'efforcera non seulement de trouver un équivalent mais de trouver un équivalent de même style (soutenu, familier, argotique, technique, etc.). A une métaphore on tentera non pas de faire correspondre la même métaphore, mais une métaphore jouant à un niveau comparable. Dans le domaine indo-européen, marqué par une culture de base commune, transmise par le latin, et contrôlée par une religion à peu près commune, la tâche n'est pas surhumaine. Le fond métaphorique est fréquemment partagé, ce qui ne se produit plus dans des cultures ayant d'autres origines. En effet, l'utilisation massive du latin comme langue véhiculaire jusqu'au Moyen Âge ainsi que l'importance de la culture classique gréco-latine en français et en BCMS ont fait que le domaine sentencieux indo-européen est issu majoritairement d'un fond commun latin ou grec classique.



Il y a des métaphores usuelles qui sont communes au français et au BCMS – plus particulièrement dans le monde méditerranéen et qui font que généralement, nous comprenons sans problème la plupart des formes sentencieuses d’une autre langue indo-européenne. Néanmoins malgré ce fond commun chaque langue et chaque culture a subi l’influence d’autres langues et d’autres cultures et c’est ce qui fait que deux langues de la même famille linguistique (il s’agit ici de la famille indo-européenne) diffèrent.

Dans cet article, on attire l’attention sur les figures de style et la difficulté de les rendre et de les conserver en traduisant une expression figée.

2. Les langues BCMS

Avant de passer à l’analyse des traductions des expressions figées, nous voulons expliquer le sigle BCMS. Il s’agit des langues officielle de l’ex-Yougoslavie, ancien serbo-croate, qui sont désormais séparées : bosniaque/bosnien en Bosnie-Herzégovine, croate en Croatie, monténégrin au Monténégro, serbe en Serbie. Les langues sont présentées dans l’ordre alphabétique de l’initiale de leur nom.

Puisqu’en Yougoslavie ces quatre pays faisaient partie d’un État, nous avons partagé les mêmes coutumes, les mêmes habitudes et par conséquent les expressions figées circulaient, étaient utilisées dans chaque pays de la même manière.

3. La notion de figement et le sens figuré

Le figement est le processus par lequel un groupe de mots dont les éléments sont libres devient une expression dont les éléments sont indissociables. Le figement se caractérise par la perte du sens propre des éléments constituant le groupe de mots, qui apparaît alors comme une nouvelle unité lexicale, autonome et à sens complet, indépendant de ses composants. Le figement d’une séquence est présenté comme un processus de passage de la syntaxe au lexique, touchant les propriétés syntaxiques et sémantiques de la séquence dont les constituants, de libres qu’ils étaient, deviennent à tel point solidaire qu’ils ne sont plus identifiables.

L’expression figée se définit par son sémantisme non compositionnel et opaque. En d’autres termes, si dans le discours libre la signification de la chaîne



parlée se construit en additionnant le sens de chacune de ses composantes, le sens de l'expression ne peut pas être déduit de cette manière. Voilà à titre d'exemple quelques expressions idiomatiques totalement incompréhensibles si l'on les traduit mot à mot :

- a. *Dénouer l'aiguillette* « jeter un sort sur un homme de manière à le rendre impuissant » ;
- b. *Jouer la fille de l'air* « s'enfuir » ;
- c. *Rompre l'anguille au genou* « user de force de violence mal à propos » ;
- d. *Avoir une ardoise* « avoir un compte des dettes », etc.

Alain Rey a procédé, dans l'introduction du *Dictionnaire des Expressions et des Locutions figurées* qu'il a élaboré avec le concours de Sophie Chantreau, à l'analyse des différentes façons de désigner les expressions idiomatiques. Voilà ce qu'il dit du terme « expression » (Rey, 2003, préface IX).

L'expression est une « manière d'exprimer quelque chose ; elle implique une rhétorique et une stylistique ; elle suppose le plus souvent le recours à une « figure », métaphore, métonymie, etc. C'est ici le sémantisme, avec ses complexités, son jeu entre contenus originels et effets de sens, qui est évoqué, plus que la forme linguistique.

Cette définition a le mérite d'insister sur l'emploi de figures rhétoriques et d'effets de sens. De ce fait, la rhétorique et la poétique président à la formation d'une expression en organisant ses éléments de façon à produire un sémantisme puissant, surprenant, évocateur d'images. Le figement des composants est un facteur important de reconnaissance, bien qu'il se manifeste à de degrés divers.

Les figures de style recouvrent une réalité vaste et diverse. Elles ressortissent au domaine de l'expressivité langagière, elles représentent un effort de pensée et de formulation. Les figures de style donnent au discours plus de grâce et de vivacité, plus d'éclat et d'énergie.

Les tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot.

D'après les classifications de Fontanier (1968, p. 507), les principaux tropes sont les suivants : la métaphore, la métonymie, la synecdoque mais encore la litote, l'hyperbole, l'ironie, la comparaison.



3.1. *Métaphore*

Le sens d'une expression est souvent le résultat de procédés tropiques, telle la métaphore ou la métonymie, phénomène linguistique qui dépasse bien sûr le seul cadre des expressions.

Toute une série d'expressions figées est en effet basée sur l'emploi « figuré » ou métaphorique soit du verbe soit des arguments ou des deux à la fois : cela est particulièrement clair dans les doublets (existence homonymique d'une expression figée et d'une séquence littérale), où l'emploi au sens premier entraîne précisément le défigement de l'expression. Ex :

- a. *Les carottes sont cuites* « il n'y a plus rien à faire ». Il n'est pas possible de dire : *les carottes ne sont pas assez cuites.
- b. *Il ne faut pas cracher dans la soupe* « mépriser ce dont on tire avantage ». Il n'est pas possible de dire : *...il rigolait tellement qu'il n'a pas pu s'empêcher de cracher dans la soupe.

On peut multiplier les exemples d'expressions basées sur une métaphore :

- a. *Agiter de vieux souvenirs* « faire remonter à la mémoire ».
- b. *Arriver après la bataille* « arriver quand tout est terminé ».
- c. *Bien mener sa barque* « bien s'occuper de ses affaires », etc.

L'image joue un rôle vivant dans la caractéristique des expressions figées. L'iconicité idiomatique constitue un facteur essentiel non seulement dans leur formation mais dans leur survie. Dans une expression imagée les éléments de base étant déjà des icônes en eux-mêmes, l'expression en forme une, elle aussi. Elle prend donc naissance dans le monde du concret, sensible et palpable.

C'est dans cette démarche du concret (de l'image) vers l'abstrait (du concept) que se situe la valeur métaphorique, productrice d'image, ce qui n'empêche pas le locuteur ou l'interlocuteur de faire un rapprochement entre la valeur idiomatique globale de l'expression et le sens sommatif littéral.

Le sens métaphorique, fondé sur l'icône est ainsi « écarté » d'une lecture littérale de l'image : il transmet directement le concept. C'est pourquoi on peut dire que le fonctionnement d'une expression imagée est essentiellement conceptuel.



Toutefois, la valeur métaphorique n'est pas toujours fondée sur l'emploi de l'icône. Par définition, la métaphore est un déplacement de sens, une transposition sémantique qui écarte le sens propre du terme pour adopter une nouvelle signification. Or, cette nouvelle acception peut être de l'ordre de l'abstrait.

3.2. *Comparaison*

Arriver comme les carabiniers

Se porter comme le Pont-Neuf

Tomber comme à Gravelotte

Être comme la mule du pape

Être comme le chien de Jean de nivelle

Les comparaisons, à la différence de la métaphore, soulignent les similitudes entre les choses mais ne changent pas le sens des mots. La métaphore ne se contente pas de chercher la concision, elle transfigure le sens des mots. Il est pourtant légitime d'inclure métaphore et comparaison sous une même rubrique, car la différence formelle qui les sépare ne doit pas faire oublier leur appartenance à un mode de perception et de pensée similaire. Elles forment la catégorie des images, notion complexe qui évoque le travail de l'imagination, le recours à l'illustration sensorielle, la métamorphose des objets en signes.

3.3. *Périphrase*

C'est une expression détournée, synonyme d'un terme composé d'un seul mot. Le principe qui définit la périphrase est l'équivalence sémantique mise en place entre ce terme unique et son synonyme polylexical. En tant que figure, la périphrase est une forme de dénomination qui permet de mettre en relief une caractéristique des faits, des objets ou des personnes que l'on nomme. Par exemple :

- a. Chez La Fontaine *le métier de Bellone* (la guerre) ;
- b. Rimbaud *l'homme aux semelles de vent* ;
- c. *L'oiseau de Jupiter* (l'aigle).



3.4. *Allusion*

En tant que procédé, l'allusion exprime une façon de parler voilée, énigmatique, qui laisse sous-entendre bien plus qu'elle ne dit. En ce qui concerne les expressions figées, elles répondent à cette définition, en ce sens que leur signification non compositionnelle met en place une opération de décodage de nature cognitive fondée sur une reconstruction historico-philologique, et dont l'interprétation peut devenir indéchiffrable au cours du temps. Cette façon délibérément allusive de s'exprimer implique une procédure d'encodage et de décodage opposée, allant du concret du savoir acquis vers l'abstrait de l'énoncé idiomatique dans le premier cas, et à l'inverse, de l'énoncé idiomatique vers le concret du savoir acquis dans le deuxième cas.

Il y a différents types d'allusions :

- a. Biblique : *Adorer le veau d'or ; Être changé en statue de sel ; Jeter la pierre.*
- b. Culturelle : *Renvoyer aux calendes grecques ; Fumer le calumet de la paix ; Faire du ramdam.*
- c. Historique : *Aller à Canossa ; Battre la chamade ; S'en moquer comme de l'an quarante.*
- d. Mythologique : *Enfourcher Pégase ; Être médusé ; Sortir de la cuisse de Jupiter.*
- e. Populaire : *Attacher le grelot ; Être marié de la main gauche ; Payer en monnaie de singe.*
- f. Littéraire : *Arriver comme les carabiniers ; Cultiver son jardin ; Éclairer sa lanterne.*

3.5. *Métonymie*

Dans la métaphore, le transport de sens se fait par le moyen d'une ressemblance. Dans la métonymie le transport utilise la voie d'une relation. Quand on dit « *le maillot jaune* » pour désigner le vainqueur provisoire du Tour de France, on utilise une métonymie, l'homme étant nommé par son vêtement. La métaphore et la métonymie se combinent et se télescopent souvent. Dire d'une personne qu'elle a *des tresses d'ébène*, c'est jouer sur une image, mais également sur une métonymie car



l'idée principale est d'indiquer la couleur noire et non une ressemblance avec du bois. Un *canard* commis par un musicien est une fausse note qui ressemble (métaphore) au cri du canard (métonymie).

3.6. *Synecdoque*

Envoyer à la lanterne ;

Monter patte blanche ;

Payer en monnaie de singe ;

Porter au pinacle ;

Se parer des plumes du paon ;

Tenir le haut du pavé ;

Vendre la peau de l'ours

La frontière entre métonymie et synecdoque est très fragile pour s'en tenir à une classification trop rigide. C'est le cas évident de l'expression *sortir de la cuisse de Jupiter*, qui peut être considérée comme une métonymie par la référence faite à la divinité, et comme une synecdoque par la partie « cuisse » prise pour le tout. Il en est de même entre ces deux dernières et la métaphore, car bien qu'elle constitue des figures formelles distinctes, elles ont toutes un effet métaphorique commun.

3.7. *Litote*

Ne pas se moucher du pied

La litote est une figure de rhétorique qui consiste à déguiser sa pensée de façon à la faire deviner dans toute sa force, dire le moins pour suggérer le plus. Autrement dit, caractériser une expression de façon à susciter chez le récepteur un sens beaucoup plus fort que n'aurait eu la même idée exprimée en toute simplicité. Sans perdre de vue que cette figure envoie comme un signal destiné à être amplifié et que son intensité dépendra de la personnalité du récepteur. Paradoxalement, elle est souvent confondue avec l'atténuation ou euphémisme car l'expression des deux figures est similaire ; mais la litote a une orientation de valeur inverse de celle de



l'euphémisme, qui cherche à amoindrir l'information. L'effet de la litote est principalement produit soit par un vocabulaire « neutralisé », soit par la négation d'un contraire ou autre tournure de contournement. Enfin, pour résumer, par une expression indirecte de la pensée.

Le mot « litote » vient du grec λιτότης qui signifie « apparence simple, sans apprêts » et qui avait le sens rhétorique d'une figure par laquelle on laisse entendre plus qu'on ne dit.

4. Les figures de style et la problématique de la traduction

L'unité de traduction peut être un morphème, un lexème, un syntagme ou une proposition. Au niveau de ces unités de traduction se réalise le rapport entre le texte de l'original et le texte de la traduction. Selon le modèle sémantique, dans le texte qui se traduit, les unités de traduction se décomposent en significations élémentaires ou en significations profondes. Ce modèle peut expliquer et donner des solutions de traduction pour de nombreuses expressions.

Selon la conception linguistique, la traduction est un processus dans lequel les unités linguistiques de la langue d'origine (la langue de départ) se remplacent par les unités adéquates de la langue de la traduction (la langue d'arrivée). L'analyse de la traduction se fait sur tous les niveaux linguistiques : phonologique, morphologique, sémantique et syntaxique.

La conception linguistique de la théorie de la traduction a établi un système de modification qui, dans le domaine du principe de l'équivalence fonctionnelle, accomplit diverses modifications de la structure grammaticale qui s'appellent transformations faites par le traducteur.

Le traducteur se heurte constamment aux problèmes posés par les expressions figées. Il s'agit certes de phrases à traduire mais avec une combinaison lexicale relativement stable. Les expressions figées ont atteint un niveau d'usage conventionnel qui leur a donné une structure relativement figée. L'union de chaque signifié pris isolément ne peut pas rendre leur sens figuré. C'est ainsi qu'une traduction mot à mot est le plus souvent incompréhensible.



Le décodage de ces phrases passe par un processus qui implique pour les interlocuteurs un savoir et une vision communs sur le monde. Il va de soi que cela pose des difficultés d'interprétation pour un étranger. La preuve évidente en est la traduction littérale de certaines des expressions.

Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés par quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité. L'objet qui nous occupe se présente à nous, avec les idées accessoires qui l'accompagnent ; nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent. Ainsi, nous avons naturellement recours aux tropes. De là viennent ces façons de parler : *il est enflammé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir, etc.*

La formation d'une expression figée, son succès et sa survie tiennent à beaucoup de raisons. Dans *clair comme de l'eau de roche*, « très clair », il n'y a aucun archaïsme, ni de fond, ni de forme, aucune de ces ambiguïtés dont vivent tant d'autres expressions, mais une simple comparaison particulièrement propre à exprimer sous une forme imagée de l'idée de clarté.

Ces tours ont été décrits par la rhétorique sous le nom de figure ou manière de parler plus vive que le langage ordinaire et destinée, soit à rendre sensible l'idée au moyen d'une image, d'une comparaison, soit à frapper davantage l'attention par sa justesse ou son originalité.

On distingue généralement les figures de pensée (hyperbole, antithèse, apostrophe, etc.) ; et les figures de grammaire (inversion, ellipse, opposition, etc.) et de vocabulaire (métaphore, métonymie, synecdoque, etc.). Ces manières de parler plus vives que le langage ordinaire jouent un rôle important dans la formation de nos expressions.

Nous parlons ici des figures de style parce que dans la traduction des expressions figées du français vers le BCMS et vice versa, nous avons constaté que ce sont en effet les figures de style qui rendent la traduction plus difficile. La question se pose surtout quand nous constatons la métaphore, par exemple, dans l'expression figée et quand on n'arrive pas à transmettre l'image et la métaphore en traduisant.



Exemple : Pour traduire l'expression française *avoir un cheveu sur la langue*, nous n'avons pas d'équivalent imagé en BCMS et nous l'avons traduit au sens littéral *šuškati* en utilisant le verbe ce qui est la traduction de *zézayer*.

Davati kapom i šakom – *donner avec chapeau et la main (généreusement)* ; l'image se perd en traduisant en français et on dit simplement *ne pas lésiner*.

4.1. Les expressions à sens métaphorique

La métaphore spontanée et jaillissante provoque un sentiment parce qu'elle l'exprime : elle est un des moyens les plus efficaces pour transmettre une émotion. Presque toutes les métaphores expriment un jugement de valeur parce que l'image associée qu'elles introduisent appelle une réaction affective.

Exemples en français : *S'arracher les cheveux* ; *Tirer les marrons du feu* ; *Se parer des plumes du paon*, *Rester de marbre*, etc.

Exemples en BCMS : *Pasti na niske grane* « tomber très bas » ; *Tjerati kera* « fêter » ; *Kupiti mačku u džaku* « se laisser duper ».

Dans la phrase « il resta de marbre », ce n'est pas *rester de marbre* qui constitue l'expression métaphorique lexicalisée, puisque il est possible de dire : « il était de marbre » mais le groupe *de marbre*, qu'on ne peut pas remplacer pour traduire l'impassibilité par son équivalent *en marbre*, sans donner l'impression d'avoir commis une faute de langage. On peut d'ailleurs remarquer que la tournure *de marbre* tend à se spécialiser dans l'emploi métaphorique exprimant l'impassibilité, alors que l'on préfère dire *en marbre* s'il s'agit de préciser la matière dont est fait un objet. En BCMS, pour dire la même chose, on utilise le groupe *de pierre* (*ostao je skamenjen*).

A Rey dans sa préface du *Dictionnaire d'expression et locutions* (2003), reconnaît l'importance des clichés et le grand intérêt qu'ils présentent aussi bien du point de vue linguistique que sémiologique. Le cliché est un segment discursif qui a d'abord constitué une figure de style (généralement une comparaison ou une métaphore) ou de rhétorique probablement assez frappante pour justifier une grande fréquence d'emploi en discours. Dans l'expression figée à base nominale *le pied de la montagne* le mot *pied* a complètement perdu son sens initial et le locuteur ne pense



plus, en le prononçant, à l'image première. Du mot « pied », on ne retient que le trait distinctif « ce qui est en bas ».

Ainsi dans *prêter/faire attention*, *essuyer un affront/une défaite*, le verbe complètement vidé de son sens, est devenu le simple support du nom qui s'y attache : ces expressions sont désormais des expressions à base verbale. Pour les traduire en BCMS, nous ne pouvons pas les traduire mot à mot et on utilise la périphrase :

- a. *Le pied de la montagne* – en BCMS- « podnožje brda » (le bas de la montagne).
- b. *Prêter/faire attention* – en BCMS- « obratiti pažnju » (orienter l'attention).
- c. *Essuyer un affront/une défaite* – en BCMS- « pretrpjjeti poraz » (subir une défaite).

Derrière la plupart des expressions qui ont la métaphore comme mécanisme, on trouve une image qui en motive le sens. Formes techniques, affectives ou familières du langage, elles sont essentiellement métaphoriques ; et ces métaphores prennent certaines formes, obéissent à certaines tendances qui constituent les lois de ce type d'expressions.

Dans la traduction en BCMS, nous avons trouvé l'image mais parfois pas la même :

- a. *Séparer le bon grain de l'ivraie* (séparer les bons des méchants, le bien du mal) - en BCMS- « Odvojiti kukolj od žita » (séparer le blé de l'ivraie). Ici l'on n'utilise pas les mêmes mots en traduction.
- b. *S'enfermer dans sa tour d'ivoire* (devenir inaccessible) - en BCMS- « Zatvoriti se u kulu od slonovače ». Les mots et l'image sont les mêmes.
- c. *Trancher le nœud gordien* (résoudre de manière radicale une grande difficulté). Ici, il s'agit de calque et la traduction est littérale : « Prekinuti gordijev čvor ».
- d. *Tuer le veau gras* (se réjouir de quelque chose en faisant bonne chère). Nous n'avons pas trouvé l'équivalent et la traduction se fait par le verbe « dobro se najesti » (bien manger).

La métaphorisation de l'abstrait est une des fonctions essentielles du langage et les notions abstraites sont exprimées à partir d'images concrètes. La langue dans



ses formes affectives, familières ou techniques tend à reconcrétiser l'image défaillante ; elle le fait en conservant le sémantisme primitif.

Cette triple étape - métaphore, remétaphorisation, amplification - se retrouve dans l'histoire de nombreuses expressions. L'analyse repose alors sur un repérage exact de la date et du sens et finalement de la reconstruction du champ synonymique à partir duquel on peut établir la motivation initiale et la forme de ses renouvellements.

Et même si l'on connaît tous les mots dans une expression, nous n'arrivons pas à la comprendre et, par conséquent, nous ne pouvons pas la traduire.

Voici, à titre d'exemple, une analyse de l'expression bien connue, mais fort obscure, *découvrir le pot aux roses*, « découvrir le mystère, le secret d'une affaire ». Ces mystérieuses roses ont depuis longtemps exercé la sagacité des linguistes ; qu'est ce que ce *pot aux roses* ? Un pot de fleurs sur une fenêtre servant de signal aux amants, un vase de roses sous lequel est cachée une lettre ? On a pensé aussi à un *pot au rose*, rempli de fard sous lequel la coquette « cache les ravages du temps », enfin ce même *rose* aurait pu être une préparation dont le secret jalousement gardé en devait à aucun prix être dévoilé.

Nous pensons ne pas nous tromper en disant que l'expression repose sur la métaphore : *découvrir*, « dévoiler, révéler » ; puis sur la rémétaphorisation *découvrir le pot*, le pot étant par excellence l'objet muni d'un couvercle ; enfin sur l'amplification hyperbolique : *découvrir le pot aux roses*, *le pot aux roses* apparaissant, entre tous les pots, comme l'instrument d'une préparation particulièrement secrète, sans qu'il soit possible d'en définir la nature exacte, dans l'état actuel de la question.

Voilà pourquoi il faut être extrêmement prudent chaque fois qu'on est tenté d'expliquer un mot ou une locution par quelque caractère objectif prêté à un personnage qui n'y est généralement pour rien, sauf à avoir prêté la forme de son nom à l'expression et qui même souvent n'a jamais existé.

Et que faire s'il faut traduire cette expression ? La traduction mot à mot en BCMS *otkriti saksiju sa ružama* (découvrir le pot aux roses) ne nous donne aucun sens à l'expression. Puisqu'on ne trouve pas l'équivalent, c'est le cas où la traduction peut appauvrir l'expression de la langue du départ. La seule traduction possible est



par une paraphrase *otkriti misteriju* (découvrir le mystère) ou par une autre expression *u tom grmu leži zec* qui existe en français en tant que calque *c'est là que gît le lièvre*.

Une expression polylexicale, figurée et métaphorique souffre avec le temps une démotivation du signe. La perte de conscience du langage figuratif employé aboutit à une méconnaissance de son origine. Dans la simple opacification sémantique, l'esprit en retient le concept mais perd de vue l'image. Dans la démotivation, il peut perdre les deux aspects. C'est alors que l'expression est prête à subir une remétaphorisation : tout en gardant les mêmes formatifs, elle change simplement de concept. C'est donc par la capacité polysémique des mots et par l'action personnelle du locuteur qu'une expression reprend la vie.

L'image joue un rôle vivant dans la caractérisation des expressions figées, surtout en langue générale. En effet, l'iconicité idiomatique constitue un facteur essentiel non seulement dans leur formation mais dans leur survie. Dans une expression idiomatique, les éléments de base étant déjà des icônes en eux-mêmes, l'expression globale en forme une, elle aussi. Elle prend donc naissance dans le monde du concret, sensible et palpable. C'est dans cette démarche du concret (de l'image) vers l'abstrait (du concept) que se situe la valeur métaphorique d'une expression idiomatique. L'image devient alors symbole. Cela dit, la valeur métaphorique, productrice d'images, n'empêche pas le locuteur ou l'interlocuteur de faire un rapprochement entre la valeur idiomatique globale de l'expression et le sens littéral.

Le sens métaphorique, fondé sur l'icône, est ainsi « écarté » d'une lecture littérale de l'image : il transmet directement le concept. C'est pourquoi on peut dire que le fonctionnement d'une expression figée est essentiellement conceptuel. Cependant, la perte de conscience du langage figuratif employé aboutit à une méconnaissance des cinétismes du signe. L'image se maintient dans la forme, mais perd son expressivité, et de ce fait, le concept qu'elle véhicule tombe également dans l'oubli.

Toutefois, la valeur métaphorique d'une expression idiomatique n'est pas toujours fondée sur l'emploi de l'icône. Par définition, la métaphore est un déplacement de sens, une transposition sémantique qui écarte le sens propre du terme pour adopter une nouvelle signification.



Voici encore un exemple concernant le passé quand l'expression possédait un sens propre, référentiel et dénotatif, qui s'est effacé avec le temps car le mode de vie auquel elle appartient a également disparu. L'expression s'est conservée pour des raisons difficiles à déterminer, mais que l'on peut étudier au moyen de l'étymologie interne :

- a. En français : *Baisser pavillon* ; *Être à l'affût*.
- b. En BCMS : *Alajbegova slama* (le foin de Alay bey, un bien qui appartient à tout le monde) ; *Imati putera na glavi* (avoir du beurre sur la tête), etc.

Ce sont des expressions idiomatiques dites archaïques, qui ont évolué sur l'axe diachronique de la langue.

La métaphore ne se limite pas au langage. Elle est un des mécanismes fondamentaux par lesquels l'esprit humain est capable d'appréhender l'univers. Le système conceptuel humain est, de ce fait, entièrement structuré et défini par un réseau de métaphore. Il n'en reste pas moins que les figures se manifestent sur le plan linguistique et que les manières de représenter métaphoriquement les concepts peuvent varier selon les langues et les cultures.

La métaphore peut affecter le tout dans des expressions. Pour certaines, la métaphore se préserve dans la traduction et pour les autres, on perd cette valeur en les traduisant :

- a. *Avoir les mains sales* « avoir quelque chose d'infamant à se reprocher ». Puisque il s'agit d'une expression de la Bible, la traduction en BCMS garde l'image : *Imati prljave ruke*.
- b. *Avoir la dent dure* (être très sévère, dur dans la critique). Nous n'avons pas gardé l'image en BCMS : *Jako strog* (être sévère).
- c. *Être aux abois* « se trouver dans une situation désespérée ». Il n'y a pas de traduction adéquate en BCMS : *Biti u lošoj situaciji* « être dans une situation désespérée ».
- d. *Faire fausse route* « s'égarer ». L'image est très claire et même la traduction littérale serait compréhensible en BCMS : *Napraviti loš put*.
- e. *Avoir le feu vert de quelqu'un* « avoir son autorisation ». La traduction en BCMS est sous la forme de calque : *Dobiti zeleno svjetlo*.



4.1.1. Pourquoi la métaphore ne peut-elle pas être traduite par une autre métaphore ? Sens littéral ou sens figuré ?

D'abord parce que l'image (ce qui sous-tend la métaphore) existe en langue de départ (LD) et dans sa culture, mais n'existe pas en langue d'arrivée (LA) et dans sa culture. C'est pour cela qu'on peut conclure que si certaines métaphores sont tout simplement intraduisibles, ceci n'est pas dû à la nature de la métaphore, mais aux différences culturelles existant entre les deux langues.

Ensuite, comme tout produit, la traduction doit être acceptable dans la langue d'accueil pour pouvoir y être comprise.

Contrairement à la traduction des métonymies, la traduction des métaphores pose un certain nombre de problèmes qu'il nous faut tout d'abord mettre à jour, pour ensuite passer à la phase de traduction propre.

Le premier problème consiste à savoir si l'énoncé à traduire est à prendre au sens littéral ou figuré. Sans contexte suffisant (*pala sjekira u med - sa hache est tombée dans le miel*) signifiant *c'est un coup de bonheur pour lui*, on peut se demander si elle est littérale ou métaphorique. Parfois même, il sera bien difficile pour le traducteur de décider si l'énoncé doit être décodé littéralement ou métaphoriquement. Ceci est normal de par la nature de la métaphore qui, lorsqu'elle est non-lexicalisée, perd le souvenir de son origine métaphorique, et est perçue littéralement.

C'est seulement grâce au contexte que la métaphore peut être décodée correctement, et sa traduction ne pourra donc se faire sans avoir recours au contexte d'énonciation.

Il faut donc considérer le texte dans son environnement culturel. La métaphore n'est déterminable comme telle que dans un contexte culturel déterminé, celui du texte particulier dans lequel elle apparaît. Le traducteur doit donc tout d'abord s'imprégner du texte et du contexte culturel dans lequel il a été produit.

C'est bien à cause de raisons, soit culturelles (l'image existe en langue de départ -LD mais pas en langue d'arrivée -LA), soit lexicales (la métaphore existe en LD mais n'a pas d'équivalent en LA), que la traduction de la métaphore par une autre métaphore n'est pas toujours possible.



La difficulté à laquelle les traducteurs sont confrontés ne tient pas tant à la traduction qu'à l'interprétation. Une fois le problème interprétatif résolu, la traduction de la métaphore ne présente pas plus de problème que la traduction d'un quelconque segment linguistique, qu'il faut replacer dans son contexte discursif. Comprendre n'importe quel texte, c'est comprendre la langue du texte, et inférer le sens à l'aide de connaissances extralinguistiques.

Si la métaphore joue un rôle esthétique dans un texte poétique, il faudra essayer de la garder en ayant recours à une autre figure de style, si une traduction métaphorique équivalente ne peut pas être trouvée.

Le degré de difficulté de la traduction dépendra également en partie de la nature de l'image que la métaphore contient : il est plus facile de traduire une métaphore dont l'image est universelle qu'une métaphore dont l'image est liée à une culture, ou un individu. Une métaphore en LD peut également avoir un équivalent en LA par calque. On parle alors d'équivalence directe ou de « traduction stricto sensu ».

Ce qui pose le plus de problème, c'est quand le degré de figement n'est pas le même. Il y a les cas où la métaphore en LD ne peut pas être traduite par une métaphore en LA car la langue n'a pas à sa disposition de métaphore véhiculant ce sens précis.

Lorsque la métaphore en LD ne peut être traduite par une métaphore en LA, le traducteur devra choisir entre 4 solutions :

- a. Explicitation de la métaphore en donnant le tiers comparé, ou la comparaison entière, c'est-à-dire en rendant explicite le sème sur lequel est basée l'analogie.
- b. Équivalent non-métaphorique figé mais cela suppose toujours une perte.
- c. Équivalent non-métaphorique non-figé, paraphrastique, qui consiste à rendre le sens. Cela suppose également une perte.
- d. Traduction littérale : cette solution est celle laissée au traducteur si aucune autre n'est possible. Elle conserve cependant la « couleur locale » de la métaphore, et la traduction se trouvera généralement entre guillemets ou en italiques.



4.2. La comparaison

La comparaison sous la forme la plus fruste, articulée sur la conjonction *comme* est la figure essentielle des constructions stéréotypées : *fier comme un paon*, *frais comme l'œil*, *franc comme l'or* etc. La comparaison peut aussi affecter une action verbale dans : *courir comme un dératé*, *mentir comme un arracheur de dents*, *raisonner comme une pantoufle* etc.

En traduisant ces expressions, nous avons constaté que nous ne disposions pas de même étalons dans les deux langues :

- a. *Fier comme un paon* – en BCMS – *ponosan kao beg* (fier comme un bey).
- b. *Frais comme l'œil* – en BCMS – *svjež kao rosa* (frais comme une rosée).
- c. *Courir comme un dératé* – en BCMS – *trčati kao lud* (courir comme un fou).
- d. *Mentir comme un arracheur de dents* – en BCMS – *lagati kao pas* (mentir comme un chien).
- e. *Raisonner comme une pantoufle* – en BCMS – *razmišlja kao tikva* (raisonner comme une citrouille).

Voilà encore quelques exemples de la comparaison pour lesquels nous n'avons pas eu d'équivalent :

- a. *Se porter comme le Pont-Neuf* – en BCMS – *dobro se držati* (se porter bien).
- b. *S'en moquer comme de l'an quarante* – en BCMS – *dobro se našaliti* (s'en moquer bien).
- c. *Tomber comme à Gravelotte* – c'est l'histoire de la guerre franco-prussienne en août 1870, quand la densité de tir des armes à feu et des canons et le nombre de soldats tombés sur le champ de bataille a donné naissance à l'expression « ça tombe comme à Gravelotte » ou « pleuvoir comme à Gravelotte » lorsqu'il pleut ou grêle énormément. Il n'y a pas d'équivalent en BCMS. *Pada kao pokošen* (*Tomber comme sabré*).
- d. *Être comme le chien de Jean de Nivelle* (*qui s'enfuit quand on l'appelle*) – d'après la tradition Jean de Nivelle, sollicité par son père Jean II de Montmorency pour aider Louis XI en guerre contre le duc de Bourgogne, se serait soustrait aux sommations de son père qui l'aurait, par représailles,



déshérité. L'appellation de *chien* désigne donc Jean de Nivelles, ainsi qualifié pour sa conduite peu honorable. L'expression est en général comprise comme s'appliquant au chien désobéissant d'un maître sans autorité. Il n'y a pas d'équivalent en BCMS. Traduction : *Biti neposlušan* (*être désobéissant*).

En général, le comparant choisi est censé être le meilleur exemple possédant la qualité ou faisant l'action, d'où la valeur intensive de ces comparaisons.

4.3. La métonymie

Comme la métaphore, la métonymie joue sur la relation référentielle. Elle est un trope par correspondance qui consiste à nommer un objet par le nom d'un autre objet en raison d'une contiguïté entre ces objets. Le sens étymologique de métonymie est « nom pour un autre nom ». Ce processus s'explique par une ellipse : *J'ai bu un verre* pour *j'ai bu le contenu d'un verre*.

La métonymie diffère ainsi profondément de la métaphore ; il n'y a pas d'appauvrissement sémique mais enrichissement sémique dans une chaîne de transformation.

La métonymie peut se mêler à la métaphore, comme cela se produit dans l'expression *vider son sac* ou dans l'évolution sémantique de *meule* aboutissant à l'acception familière « mobylette ou moto » (appareil qui écrase en tournant –rotation mécanique- tout appareil autonome qui comporte une roue qui tourne- mobylette ou moto).

Toutefois, la frontière entre métonymie et synecdoque est très fragile pour s'en tenir à une classification trop rigide. C'est le cas évident de l'expression *sortir de la cuisse de Jupiter*, qui peut être considérée comme une métonymie par la référence faite à la divinité, et comme une synecdoque par la partie « cuisse » prise pour le tout. Le sens littéral est premier (littéralement, Dionysos est sorti de la cuisse de Jupiter), puis l'expression a pris un sens figuré (et opaque si on ignore la mythologie).

Pour montrer la traduction nous donnons deux exemple :

- a. *Attacher le grelot* « engager une entreprise périlleuse ; attirer l'attention sur une situation dangereuse ». Le mot grelot nous indique qu'il s'agit de



l'attention. La traduction littérale *okačiti zvonce* si l'on ne se souvient pas de la fable de la Fontaine (conseil tenu par les rats) ne passe pas. Nous l'avons traduit en BCMS par la périphrase : *privući pažnju na opasnu situaciju* (attirer l'attention à une situation dangereuse).

- b. *Battre la chamade* se dit du cœur qui bat, qui palpite, témoignant de l'affolement, de l'angoisse ou des sentiments trop vifs d'un possesseur. La chamade est un terme militaire italien qui signifie appel. Cette expression est lexicalisée et la traduction en BCMS est sans le sens de la métonymie : *jaki otkuaji srca*.

4.4. La synecdoque

La synecdoque est un trope par connexion fondé sur la relation d'inclusion entre les référents dénotés. Il n'existe pas de frontières précises entre la métonymie et la synecdoque.

Le processus est globalement semblable à la métonymie à ceci près que, dans le cas de la synecdoque, la relation référentielle d'inclusion semble dominer aux dépens de la relation d'ellipse.

En diachronie, les synecdoques du genre et de l'espèce sont à l'origine de nombreuses évolutions sémantiques qui coïncident avec les échanges entre le lexique général et les lexiques de spécialité. Le verbe *traire* ayant en ancien français le sens général de « tirer » (valeur encore perceptible dans *soustraire*, *abstraire*, *extraire*) s'est progressivement restreint à l'acception du vocabulaire agricole « tirer le lait d'une femelle ». Inversement, *gagner* dont le sens originel est « faire paître le bétail » a pris le sens général de « s'assurer un profit matériel par toute espèce de travail ».

Exemples de traduction de la synecdoque :

Montrer patte blanche « donner un signe de reconnaissance, une autorisation spéciale ». Puisqu'il s'agit de la phrase de la fable *La chèvre et les sept chevreaux* qui est connu par les peuples du BCMS, la traduction littérale est possible : *Pokazati bijelu šapu*.

Payer en monnaie de singe (fausse monnaie ; se moquer, faire des plaisanteries au lieu de payer). L'histoire des anciens bateleurs qui, au lieu de payer le



péage, faisaient gambader leurs singes devant les péages, n'est pas connue chez les peuples du BCMS. C'est pour cela que la traduction serait l'explication « fausse monnaie » : *platiti lažnim novcem*.

Porter au pinacle « considérer comme supérieur, couvrir d'éloges ». L'image est claire et la traduction littérale est possible : *dizati visoko/u nebo*.

4.5. L'hyperbole

L'hyperbole consiste à exagérer sa pensée, soit inconsciemment sous le coup d'une émotion et d'un sentiment très vif, soit délibérément en vue d'en marquer l'importance et l'urgence. C'est une des formes types de l'expression affective. On est *mort de peur, on sue sang et eau, on fait des contes à dormir debout, on coupe un cheveu en quatre*, etc. De cette manière, l'expression *couper les cheveux en quatre* est une forme exagérée de la minutie, mais *tondre un œuf* va au-delà des limites de l'avarice.

Pour certaines expressions, nous constatons que la traduction en BCMS nous permet d'utiliser également l'hyperbole.

- a. *Couper les cheveux en quatre* – en BCMS « *traži dlaku u jajetu* » (cherche le cheveu dans l'œuf) ;
- b. *Voir 36 chandelles* – en BCMS « *prebrojati sve zvijezde* » (compter toutes les étoiles).

De même, on repousse une échéance à une date inexistante *aux calendes grecques*, nous renvoyons aussi à *la semaine de quatre jeudis, quand les poules auront des dents, à la Saint-Glinglin* etc. En BCMS, l'expression *kad na vrbi rodi grožđe* (quand on récoltera le raisin du saule) est la traduction équivalente.

Pour les autres, nous n'avons pas eu d'équivalents.

- a. *On fait des contes à dormir debout* – en BCMS « *priča čudesne priče* » (il parle d'histoires incroyables).
- b. *Faire monter la moutarde au nez de quelqu'un* – en BCMS « *naljutiti nekoga* » (fâcher quelqu'un).



4.6. L'amplification par la synonymie

L'amplification prend souvent la forme d'une hyperbole : *tomber dans le troisième dessous* -en BCMS : *biti u bedaku* (être dans une situation misérable) devient *le trente-sixième dessous*. L'imagination individuelle se donne libre cours dans ces panaches fantaisistes dont certains survivent, parmi les plus comiques et souvent les plus absurdes.

On peut aussi amplifier l'expression par quelque détail original : *un combat dans un tunnel* est un des combles de la confusion, mais l'obscurité prend une épaisseur nouvelle si l'on imagine *un combat de nègres dans un tunnel*.

Un des modes universels de l'amplification consiste aussi à renouveler l'image par synonymie : sur le schéma *quand les poules auront des dents*, on refait *quand les poules pisseront*, *quand les cochons voleront*, etc.

Une expression du type : *un tablier à une vache* se renouvelle spontanément à l'infini, soit on remplace la vache par une autruche, un archevêque, etc., ou le tablier par un chapeau melon, une guitare, la Légion d'honneur, etc.

En ce qui concerne la traduction de ces expressions, on peut dire que le changement de mots ne change pas grand-chose à la traduction. On essaie toujours de rendre le sens de l'expression et sauf si l'on veut traduire littéralement, on ne voit pas la différence dans la traduction entre *quand les poules auront des dents/ quand les poules pisseront/ quand les cochons voleront etc.* Nous avons deux équivalents en BCMS – *kad na vrbi rodi grožđe/kad na vrbi zasvrbi* (quand on récoltera le raisin du saule/ quand on commence à se démanger sur le saule) ce qui est aussi l'exemple de la synonymie, mais c'est au traducteur de choisir laquelle il va utiliser en traduisant l'expression française.

L'amplification et la synonymie ont pour but de renouveler une image fondamentale pour la rafraîchir et en tirer de nouveaux effets de style.

4.7. L'antiphrase

L'antiphrase est une forme affective du discours. Elle exprime tout particulièrement l'ironie. Sous sa forme la plus simple et la plus populaire, elle consiste en une comparaison du type :



- a. *Aimable comme une porte de prison – en BCMS « dobar kao hljeb od deset dana »* (aimable comme le pain de 10 jours), « *mlad kao rosa u podne* » (jeune comme la rosée à midi) . La traduction n'est pas littérale mais l'effet de l'ironie est le même. Le nombre de jours peut varier selon le cas de l'amabilité.
- b. *Comme un éléphant dans un magasin de porcelaine – en BCMS : la traduction littérale : « kao slon u staklarskoj radnji »* est possible.
- c. *Clair comme de l'eau de vaisselle – il n'y a pas d'équivalent en BCMS. La traduction mot à mot n'est pas naturelle mais c'est fort compréhensible : čist kao prljava voda.*

L'antiphrase prend souvent la forme d'une simple inadéquation. On dira : *ça lui va comme un tablier à une vache*. On tire ainsi un effet comique du contact inattendu de deux termes qui se contredisent. On risque de perdre cet effet comique en traduisant l'expression mais la traduction littérale est toujours une bonne solution, tout comme le commentaire en bas de page pour rendre l'idée de l'ironie.

4.8. L'ellipse

Il y a un nombre d'expressions qui sont elliptiques. Certaines d'entre elles dérivant d'anciens neutres sont bien senties comme elliptiques. Il y a bien ellipse dans :

- a. *En dire de belles ;*
- b. *En dire/voir/faire de dure* (dire, voir, faire subir des paroles ou des actions difficiles à supporter) ;
- c. *En tenir une bonne* (être ivre).

La langue populaire a multiplié ce genre d'expressions : *les mettre (les voiles)* « partir » ; *la connaître (la musique)* « savoir les choses » ; *en prendre un coup (de vieux)* « vieillir », etc.

L'ellipse devient vite indéchiffrable pour les étrangers et par conséquent, la traduction n'est possible que par une périphrase. Ainsi pour *avec mes bottes*, il faut entendre les bottes que l'adjudant propose ironiquement au cavalier qui vient lui demander une permission ; le sens est le suivant : « comment vous avez le culot de venir me demander une permission et peut-être désirez-vous par-dessus le marché que



je vous prête mes bottes pour aller faire le joli cœur dans les cafés de la garnison. » (Guiraud, 1980, p. 54).

On comprend l'obscurité impénétrable d'expressions dont nous ne connaissons plus exactement le contexte historique.

La traduction en BCMS serait la plus simple possible : *Kako se usuđuješ* (comment oses-tu ?!).

4.9. Allitération

L'allitération est un ornement de style qu'on retrouve dans de nombreuses expressions et tout porte à penser que le plus souvent, les hasards de la forme phonétique suggèrent le choix d'une image par ailleurs indifférente.

Ainsi dans *qui vole un œuf vole un bœuf*, il est clair que si *l'œuf* et le *bœuf* sont ici opposés parmi tant d'autres possibilités, c'est moins pour la valeur de sens des choses exprimées qu'en raison de la forme des mots qui les désignent.

On la trouve aussi dans des couples phraséologiques formés de deux termes allitérés, généralement synonymes, du type :

- a. *bel et bien, sain et sauf, en long et en large, à tort et à travers, sans foi ni loi, monts et merveilles.*

Pour les traduire, on ne trouve pas toujours des rimes ou des couples synonymes et par conséquent la valeur de l'expression se perd.

- a. *Bel et bien* – en BCMS « *sigurno/bez sumnje* » (véritablement/sans aucun doute).
- b. *Sain et sauf* – en BCMS « *živ i zdrav* » (vivant et en bonne santé).
- c. *En long et en large* – en BCMS « *nadugačko i naširoko* » (la traduction mot à mot).
- d. *A tors et à travers* – en BCMS « *zbrda zdola* » (équivalent : du mont et de la vallée).
- e. *Sans foi ni loi* – en BCMS « *bez skrupula* » (sans scrupule).
- f. *Monts et merveilles* – en BCMS « *brda i doline* » (monts et vallées). Dans l'expression *promettre monts et merveilles* (faire de grandes promesses), un capitaine aurait promis à ses soldats la conquête de merveilles par-delà



les montagnes. Il a dû y avoir croisement entre deux anciennes expressions bien attestées : *promettre monts et vaux* (montagnes et vallées), c'est-à-dire « tout de haut en bas » et de *merveilles* aura entraîné la coalescence de deux expressions.

Ces formes remontent à un tour de style qui consiste à répéter une même idée sous deux formes différentes. La répétition donne une sorte d'emphase, d'énergie, d'insistance à l'expression. On disait *aller à estour et à bataille*, (au combat et à la bataille) ; c'est un procédé typique de la littérature médiévale et ces couples abondent dans nos vieux textes ; et il est remarquable que ce soient les formes allitérées qui ont survécu. Dans la traduction, malheureusement, on ne peut pas toujours garder ces formes.

Certains couples s'opposent comme *peu ou prou*, « peu ou beaucoup », mais la grande majorité sont synonymes et cette synonymie éclaire le sens véritable de l'expression. En BCMS nous avons seulement la traduction littérale *malo ili mnogo*.

Dans *sans feu ni lieu*, les deux mots signifient « foyer » et « logis ». En BCMS, on peut garder deux formes de même mot : *ni kuće ni kućista*.

Dans *sans rime ni raison*, *rime* désigne le rythme et la forme métrique, la *raison*, le sens, la substance du poème. En BCMS, cela donne *bez smisla* « sans raison ».

Il n'est pas douteux que l'allitération joue un rôle important, sinon dans la naissance, en tout cas dans la dissémination et la survie de nombreuses expressions. Dans la lutte pour la vie de plusieurs synonymes, une heureuse forme phonique, sans être tout, n'en joue pas moins un rôle important.

4.10. Calembour

Du calembour relève aussi un mode de formation très vivant, surtout dans le langage populaire, qui consiste à jouer sur les noms propres, noms de lieux et noms de personnes.

Il s'agit de jeux de mots qui sont extrêmement difficiles à rendre en traduction. La traduction que nous avons trouvée ici est tout simplement la traduction de l'explication des expressions.



Les calembours géographiques ont donné lieu à des expressions du type :

- a. *Aller à Cachan* « se cacher ».
- b. *Aller à Crevant* « mourir ».
- c. *Aller à Argenton* « toucher de l'argent ».
- d. *Aller à Dormillon* « dormir ».
- e. *Etre de Lunel* « fou » (lunatique).
- f. *Envoyer en Cornouaille* « cocufier ».

Beaucoup de ces expressions ne sont compréhensibles qu'en ancien français ou dans des dialectes :

- a. *Etre de Lagny* – être lâche, fainéant (de l'ancien français *un lanier* – un lâche, un fainéant) ;
- b. *Envoyer à Avallon*- culbuter (de *avalier* – faire tomber) ;
- c. *Aller à Angoulême*- avaler (de *angouler*) ;
- d. *Aller à Rouen* – se ruiner (prononciation dialectale) ;
- e. *Aller à Turin* – revenir bredouille de la chasse (en prononçant – *tue rin* pour tuer rien) ;
- f. *Aller à Dourdan* – être battu (de *dourder* – frapper) ;
- g. *Aller à Saint-Bezet* – ne pas tenir en place (de *beser* – courir çà et là).

Le calembour peut être savant dans : *envoyer à Patras* – tuer (*ad patres*) ou technique *aller en Germanie* – remanier une épreuve d'imprimerie (je remanie).

L'argot connaît aussi *aller à Niort* – nier et *aller à Montretout* « passer une visite médicale ».

Les lieux peuvent être souvent imaginaires comme *l'Abbaye de Monte à Regret* ou de *Monte à Rebours* qui désigne l'échafaud.

On évoque de même les noms des saints ; saint réels ou saints imaginaires. Le saint imaginaire comme *saint Espoint* guérisseur de maux de ventre qui *espoignent* ou piquent comme des coups d'aiguilles. Il y a un *saint Baude* qui guérit de la baude ou syphilis ; sans parler des *saint Pensart*, des *saint Foutin* ou de *sainte Nitouche* qui a l'air « de ne pas y toucher » ; on l'appelle quelquefois *sainte Mitouche* qu'il faut entendre comme *sainte mie touche* et dans laquelle on peut voir aussi une *mitouche*, c'est-à-dire une chatte hypocrite.



5. Conclusion

Du point de vue du récepteur, une expression figée implique le besoin d'un interlocuteur complice, capable de décoder correctement l'énoncé. Effectivement, l'interlocuteur est le terme de la décharge émotionnelle qu'une expression renferme. En premier lieu, l'énonciation d'une expression telle que *s'arracher les cheveux* est décodée par l'interlocuteur à un niveau tout simplement conceptuel : il comprend que le locuteur exprime un état de désespoir ou de colère. En deuxième lieu, il fait une seconde interprétation, à un niveau, cette fois psycholinguistique : il comprend le degré de colère ou de désespoir du locuteur. Ce degré est traduit, dans ce cas-ci, par une image concrète, exagérée, hyperbolique. Or, un simple décodage correct n'est pas le seul but visé par une expression. Elle cherche, en effet, à produire d'autres effets que de transmettre simplement et fidèlement toute l'émotion du locuteur. Elle vise, en plus, à engager aussi l'émotivité de l'interlocuteur. Pour ce faire, elle compte sur la force de l'image qui la soutient et sur la figure de style qu'il exprime. Elle va « parler » non seulement à l'esprit de l'interlocuteur mais aussi à ses sens. C'est donc dans ce sens affectif qu'on peut parler de la valeur stylistique des expressions imagées, dans leur production et leur réception.

Nous avons expliqué que parmi les difficultés de la traduction les plus souvent mentionnées, on trouve les problèmes culturels. Les objets ou les notions appartenant exclusivement à une culture donnée ne possèdent pas de correspondances lexicales dans la civilisation d'accueil alors que l'on doit arriver à les exprimer. Néanmoins, on peut compter sur le lecteur de la traduction pour connaître avec précision la nature de ces objets et de ces notions. Il ne s'agit pas seulement de savoir quel mot placer dans la langue d'arrivée en correspondance avec celui de la langue de départ, mais aussi et surtout de savoir comment faire comprendre le monde implicite que recouvre le langage de l'autre. Car la traduction comme le note Ballard (2003) est un acte qui consiste à réexprimer un texte à l'aide d'un autre système linguistique que celui dans lequel il a été originellement formulé et à distinction d'un public baignant dans une culture autre que celle du public de départ.

C'est pour cela qu'on insiste tellement sur le mot culture qui désigne les manifestations intellectuelles et artistiques d'une nation, tant sur le plan de la création d'objets que sur celui d'un contact personnel avec eux. Aujourd'hui, il faut y ajouter



le sens de manifestations, coutumes, institutions, non seulement d'une nation mais d'un groupe ou d'une communauté.

Il ressort de cela que la traduction d'expressions figées a ses limites. La structure des expressions dans les deux langues s'appuie dans de nombreux cas sur des similitudes référentielles et métaphoriques. Dans d'autres cas, le génie de la langue source n'est pas le même que celui de la langue cible. C'est dans ces cas qu'il faut faire des choix, et que la traduction peut devenir problématique. Les solutions sont parfois multiples et il y a plus ou moins grand respect du texte. C'est une problématique inhérente à toute traduction : elle concerne le degré de trahison possible, et la fragilité que peut revêtir la traduction d'expressions figées. Notre propos n'était pas d'essayer de la résoudre complètement mais visait seulement à la souligner.

6. Bibliographie

- Arnaud, P., J.L. (1991). Réflexions sur les proverbes. *Cahiers de lexicologie*, (59), 5-27.
- Ballard, M., et kaladi, A-E. (2003). *Traductologie, Linguistique et traduction*. Artois presses Université.
- Ballard, Michel. (2005). *La traduction, contact de langues et de cultures*. Arras : Artois presses Université.
- Bolly, C. (2005). Au seuil du figement. Séquences (semi) figées avec le verbe à haute fréquence prendre en FL1 et FL2. In C. Bolly, J. R. Klein & B. Lamiroy (Éds.), *La Phraséologie dans tous ses états* (pp. 149-167). Louvain-la-Neuve : Peeters (*Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 31(2-4)).
- Danlos, L. (1988). *Les expressions figées, Langages 90*. Paris : Larousse.
- Dumarsais, C. Chesneau. (1730). *Des tropes ou Des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*. Paris : chez la Veuve de Jean-Batiste Brocas.
- Fontanier, P. (1968 [1821]). *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.



- Fumaroli, M. (2012). *Le Livre des métaphores - Essai sur la mémoire de la langue française*. Paris : Robert Laffont.
- Gonzales Rey, I. (1997). La valeur stylistique des expressions idiomatiques en français. *Paremia*, 6, 291-296.
- Gonzales Rey, I. (1995). Le rôle de la métaphore dans la formation des expressions idiomatiques. *Paremia*, 4, 157-167.
- Gross, G. (1996). *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris : Ophrys.
- Guiraud, P. (1980). *Les locutions françaises. Que sais-je ?* Paris : PUF.
- Mounin, G. (1963). *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard.
- Rey, A., et Chantreau, S. (2003). *Dictionnaire d'expressions et locutions*. Paris : Le Robert.
- Tamba-Mecz, I. (1981). *Le sens figuré*. Paris : PUF.



Esta obra está bajo una [licencia de Creative Commons Reconocimiento-NoComercial-SinObraDerivada 4.0 Internacional](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)